



Cédille. Revista de Estudios Franceses

E-ISSN: 1699-4949

revista.cedille@gmail.com

Asociación de Francesistas de la Universidad

Española

España

Girão Ribeiro dos Santos, Maria do Rosário; Silva, Manuel José

Monsieur Proust et la rumeur

Cédille. Revista de Estudios Franceses, núm. 1, 2010, pp. 90-111

Asociación de Francesistas de la Universidad Española

Tenerife, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80817247008>

- ▶ Comment citer
- ▶ Numéro complet
- ▶ Plus d'informations de cet article
- ▶ Site Web du journal dans redalyc.org


Système d'Information Scientifique
Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal
Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

Monsieur Proust et la rumeur

Maria do Rosário Girão Ribeiro dos Santos

Universidade do Minho

giraodossantos@clix.pt

Manuel José Silva

Universidade do Minho

rosario@ilch.uminho.pt

Résumé

Si la rumeur oscille entre la doxa et l'épistémè, tout en étant synonyme de discours rapporté, et si elle évolue dans un espace individuel et partagé où se consolident les pratiques sociales, la Recherche proustienne s'avère bel et bien le roman de l'archi-rumeur –susceptible de se diviser, selon notre typologie, en protorumeur(s) et en para-rumeur(s)–, filtrée par le point de vue central et unifiant du narrateur-protagoniste Marcel.

mot-clé: Marcel Proust; *À la recherche du temps perdu*; rumeur.

Abstract

If rumour oscillates between the *doxa* and the *episteme*, becoming itself synonymous with indirect speech, and if it evolves in an individual and shared space of consolidation of social practices, the Proustian *Recherche* stands unequivocally as the novel of arch rumour –liable to being subdivided, according to our typology, into protorumour(s) and para-rumour(s)–, filtered through the central and unifying viewpoint of the protagonist narrator Marcel.

Key words: Marcel Proust; *À la recherche du temps perdu*; rumour.

0. Introduction

La *Recherche* proustienne, procrastination d'une vocation, s'avère bel et bien le roman de la rumeur¹: celle-ci, souterraine, guette l'occasion idéale de monter à la surface, de circuler à travers les dits et les non-dits, de courir, en tant que discours social et socialisant, de dévoiler les secrets, tout en les mettant à nu, de caractériser les

¹ Celle-ci vient de très loin. Voir, par exemple, Euripide, *Hélène*: «Le Chœur: [...] et par les cités circule une rumeur qui te livre, ô souveraine, aux hyménées barbares [...]» (trad.fr. 1966: 241). Cf., également, Eschyle, *Agamemnon*: «Voilà les rumeurs cruelles qui me firent suspendre plus d'une fois mon col à mon lacet, [...]» (trad. fr. 1983: 41).

espaces de l'Espace et les temps du Temps, par le moyen d'un discours rapporté ambigu, parfois fallacieux ou mensonger, souvent vrai et authentique.

Et, pourtant, le lexème rumeur (au singulier et au pluriel) n'apparaît que neuf fois² dans cette «cathédrale», la dernière occurrence étant particulièrement significative.

Que celui qui pourrait écrire un tel livre serait heureux, pensais-je, quel labeur devant lui! [...] On le nourrit, on fortifie ses parties faibles, on le préserve, mais ensuite c'est lui qui grandit, qui désigne notre tombe, la protège contre les rumeurs et quelque temps contre l'oubli³.

Cette rumorophobie du protagoniste-narrateur ne tarde pas à être démentie par la rumorophilie que ce roman initiatique (Cellier 1977) affiche et qui débouche sur une définition de la rumeur, ébauchée non pas par un théoricien qui se plaît à écrire, mais plutôt par un écrivain affectionné à l'écriture. Deux exemples suffisent à démontrer cette affirmation.

(1) On vit aux aguets, aux écoutes [...] (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p.591).

(2) «Tout ceci de vous à moi» me dit Bergotte en me quittant devant ma porte. Quelques années plus tard, je lui aurais répondu: «Je ne répète jamais rien». C'est la phrase rituelle des

² Afin de repérer ces occurrences, nous avons consulté l'édition *Champion Électronique*, 1998. Dans leur majorité, elles renvoient à *rumeur* comme synonyme de bruit, envisagé dans une perspective synesthésique. Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (Paris, Nouvelle Revue Française, 1918, tome II-2, 226), il s'agit de la rumeur de la mer: «[...] comme ma fenêtre donnait, au lieu que ce fût sur une campagne ou sur une rue, sur les champs de la mer, que j'entendais pendant la nuit sa rumeur, [...]»; dans *Le Côté de Guermantes* (Paris, 1920-1921, tome III, 37), le mot *rumeurs* s'associe à la terre: «[...] puis l'acte fini, n'espérant plus entendre les rumeurs mélodieuses de la terre [...]»; encore dans *Le Côté de Guermantes* (Tome III, 68), nous avons affaire à la «lourde rumeur d'un bain qu'on prépare»; dans *Sodome et Gomorrhe* (Paris, 1921-1922, tome V-2, 12 et tome V-3, 34), le mot *rumeurs* se rapporte à l'amour et aux bruits du lever du jour: «[...] par l'amour latent qu'on porte toujours en soi, je pus croire un moment qu'il allait m'attacher à Albertine, mais il se contenta de frémir sur place et ses dernières rumeurs s'éteignirent sans qu'il se fût mis en marche» / «[...] les rumeurs presque vagues encore, mais déjà perceptibles (tome VI-2, 235), les *rumeurs* se détachent du «laboratoire» de Vinteuil: «[...] je sentais que les rumeurs claires, les bruyantes couleurs que Vinteuil nous envoyait du monde où il composait, [...]». Il faut souligner que, dans *Sodome et Gomorrhe* (tome V-3, 44), il y a une occurrence de rumeur dont le sens s'approche de l'objet de notre travail: «Il [Aimé] causait en ce moment avec deux garçons. Ils m'avaient salué, je ne savais pas pourquoi leurs visages m'étaient inconnus, bien que dans leur conversation résonnât une rumeur qui ne me semblait pas nouvelle».

³ Cf. *Le Temps retrouvé*, in *À la recherche du temps perdu*, III (1983: 1032-1033). Nous citerons, tout au long de notre article, l'œuvre de Proust publiée dans la coll. Bibliothèque de La Pléiade, en trois volumes. Le premier (1984) comprend *Du Côté de chez Swann* (*Combray/Un amour de Swann/Noms de Pays: le Nom*) et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*; le deuxième (1983a), *Le côté de Guermantes* et *Sodome et Gomorrhe*; le troisième (1983b), *La Prisonnière*, *La Fugitive* et *Le Temps retrouvé*.

gens du monde, par laquelle chaque fois le médisant est faussement rassuré. C'est celle que j'aurais déjà, ce jour-là, adressée à Bergotte, car on n'invente pas tout ce qu'on dit, surtout dans les moments où on agit comme personnage social. Mais je ne la connaissais pas encore. D'autre part, celle de ma grand'tante dans une occasion semblable eût été: «Si vous ne voulez pas que ce soit répété, pourquoi le dites-vous?» C'est la réponse des gens insociables, [...] Je ne l'étais pas [...] (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 572).

Si la première phrase-exemple étais, par son caractère gnomique, la curiosité (ainsi que l'attente), qui est l'apanage de l'espèce humaine, la deuxième reproduit l'espace hodologique⁴ du concept à l'étude⁵:

- «De vous à moi»: ce propos en aparté renvoie au stade larvaire et nymphal⁶, au processus de bouche à oreille⁷, présentant un air énigmatique et scandaleux.
- «Je ne répète jamais rien»: le syntagme verbal rappelle le passage du stade nymphal à l'imago, le début éventuel de la circulation d'une information de dyade en triade.
- «Où on agit comme personnage social»: cette subordonnée se rapporte au fonctionnement de la société, caisse de résonance avide de nouvelles, dans leur stade d'éclosion, moyennant l'intervention d'un tiers responsable de leur diffusion/expansion et de leur amplification/rajoutage.
- «Si vous ne voulez pas que ce soit répété, pourquoi le dites-vous?»: cette interrogative met en cause le métaphénomène appelé rumeur, susceptible d'englober, selon Pascal Froissart (2002: 33), «toutes les caractéristiques de la renommée, de la réputation, du bruit, de la nouvelle, de l'information, de la vérité et du mensonge».

⁴ Cf. Reumaux (1997, 169, note 4): «Le terme de *hodologie* (de *hodos* 'chemin') désigne les itinéraires propres à la rumeur».

⁵ Reumaux (1990: 143), présente deux schémas, le premier renvoyant au circuit formel de la rumeur (Indéfinition, Énigme, Forme – larve, nymphe, imago), le deuxième se rapportant au balisage d'un parcours (Propositions pour croire, Croyances, Conviction).

⁶ Pour Reumaux (1997: 172), «La rumeur passe d'abord par un travail souterrain, plus ou moins long et continu, correspondant au stade larvaire de sa formation, [...] Puis vient le stade nymphal, dans lequel se réalise un travail de gestation des latences et virtualités du social, [...] C'est l'étape de la réalité en train de se faire. [...] Le stade nymphal prépare le stade d'éclosion. Celui-ci correspond à l'émergence de la "nouvelle", comparable à l'imago, l'insecte parfait qui sort de la nymphe».

⁷ Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (p. 684), le directeur du Grand-Hôtel de Balbec «coula dans l'oreille» de la grand'mère de Marcel un nom prestigieux: *la marquise de Villeparisis*.

En plus, le potin, l'un des hyponymes de la rumeur, n'échappe pas à la réflexion clairvoyante de Marcel qui, tout en essayant de découvrir le sujet énonciateur responsable de sa chaîne de transmission (lequel se confond, parfois, avec son inconscient), n'aboutit qu'à la non-appréhension des réseaux qu'il parcourt dans une circularité contraignante, tiraillée entre le vrai et le faux.

Or, quand on s'est trompé dès le début, même pour les petites choses, quand une erreur de supposition ou de souvenirs vous fait chercher l'auteur d'un potin malveillant ou l'endroit où on a égaré un objet dans une fausse direction, il peut arriver qu'on ne découvre son erreur que pour lui substituer non pas la vérité, mais une autre erreur (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, pp. 948-949).

Indéfendable, mais devenu pratique sociale courante, le potin détient, en quelque sorte, une valeur thérapeutique, étant donné qu'il privilégie l'essence au détriment de l'apparence, révélant, de cette façon, les fantasmes que l'inconscient tient à ensevelir.

Mais trop homme du monde [le musicien] pour en laisser rien voir aux intéressés, prêt, si parmi les camarades de Morel il s'était produit quelques commérages, à les réprimer et à rassurer Morel en lui disant paternellement: «On dit cela de tout le monde aujourd'hui», il ne cessa de combler le baron de gentillesse [...] cette simple situation suffit à montrer que même cette chose universellement décriée, qui ne trouverait nulle part un défenseur: «le potin», lui aussi, soit qu'il ait pour objet nous-mêmes et nous devienne ainsi particulièrement désagréable, soit qu'il nous apprenne sur un tiers quelque chose que nous ignorions, a sa valeur psychologique. Il empêche l'esprit de s'endormir sur la vue factice qu'il a de ce qu'il croit les choses et qui n'est que leur apparence. Il retourne celle-ci avec la dextérité magique d'un philosophe idéaliste et nous présente rapidement un coin insoupçonné du revers de l'étoffe (*Sodome et Gomorrhe*, pp. 1047-1048).

Il est, d'ailleurs, très intéressant de constater que, dans cet univers du langage⁸ qu'est la *Recherche*, tout le monde communique non pas à travers la souris (agent de la rumeur internautique de nos jours), mais par l'entremise de la langue –les bonnes langues et les mauvaises⁹–, instrument de circulation d'une parole qui ne fait pas dé-

⁸ Voir, à ce propos, Genette (1969: 259-260): «Le langage est, dans le monde de la *Recherche*, l'un des grands révélateurs du snobisme, [...] La circulation des modes d'expression, des traits et des tics de langage, caractérise cette vie sociale [...].»

⁹ Cf. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (p. 241): «Ne vous y fiez pas, il [M. de Norpois] est au contraire très mauvaise langue [dit Mme Swann].»

faut. Le noyau dur de cette polyphonie intarissable devient le protagoniste-narrateur Marcel qui, dès le seuil de sa quête, se charge de décoder ce que *Monsieur Proust*¹⁰ encoda, de déchiffrer ce qui a été laissé en suspens, de centraliser ce qui paraît épars, d'allier le contenu thématique au contenu socio-historique et de donner forme et sens à un magma informel dépourvu de signification.

Rumorographe¹¹ –en tant que narrateur–, rumorand¹² et rumorocrate¹³, en quelque sorte –en tant que protagoniste–, Marcel, par sa conscience phénoménologique, se révèle un rumuro-exégète, en repérant les fragments d'un discours rumorologique perçus par-ci, par-là, en les filtrant à travers un discours condensé et en intégrant ce dernier, sous forme de discours-portrait¹⁴, dans un récit à venir, qui, paradoxalement, est déjà advenu.

Or, si la rumeur se dit dans un espace commun et partagé où se consolide le lien collectif (D'Allonnes 1999: 49-50), si la rumeur oscille entre la *doxa* et l'*épistémè*, s'avérant une forme autonome de savoir social porteuse de sens (tant positif que négatif, cf. Mialle 1999: 89), si la rumeur recouvre un réseau thématique récurrent en faisant écho à un imaginaire collectif et mythologique, si la rumeur met en place le discours de quelqu'un sur autrui dans une spatio-temporalité particulière, si la rumeur est tissée de paroles rapportées qui se dérobent, en tant qu'enclaves linguistiques particulières, à la logique d'un discours rationnel et continu, si la rumeur procède du transfert d'affects et de la projection (Lacoste 1999: 186), pouvant aller de la défense à la paranoïa; si la rumeur est synonyme de discours rapporté¹⁵... la *Recherche* ne sera-

¹⁰ À propos la vie de Proust, voir notamment Albaret (1973), Painter (1985), Bonnet (1971), Péchenard, (1993) et Citati (1995).

¹¹ Cf. Froissart (2002: 241): «La rumorographie est l'aboutissement d'une conception immanentiste (ou essentialiste) de la réalité: "quelque chose" nous cache la vérité, et la rumeur s'en fait l'écho, [...] Aussitôt, à l'aide d'un ou deux "détails" [...] ils fourbissent des dialogues et des analyses pour finalement asséner *leur* vérité».

¹² «La rumorancie fait croire que l'on peut interpréter la rumeur sans difficulté et sans crainte, qu'il y a quelque part un bréviaire, un dictionnaire des symboles, une "clé des songes", et qu'ainsi on parvient au cœur de la "pensée sociale" - comme si la société anthropomorphisée pensait» (Froissart 2002: 242).

¹³ Cf. Froissart (2002: 242): «Or la rumorocratie cherche à instaurer *volens nolens* un ordre social: la circulation du sens en société en est le cœur».

¹⁴ Tadié (1986: 142-162-180) affirme que Proust ne piétine pas, mais condense et symbolise. Pour ce critique, «discours-portrait: c'est généralement le premier discours que prononce le héros après avoir été présenté au narrateur ou au lecteur». Fondé dans le récit par l'entremise du style indirect, le discours du personnage proustien est aussitôt commenté par le narrateur, car «le langage des personnages est l'unité brisée du langage de l'auteur».

¹⁵ Cf. Rouquette (1990: 120): «La rumeur est un discours rapporté: non pas la signalisation d'un événement, mais le compte rendu de la signalisation d'un événement; non pas un témoignage, mais le témoignage d'un témoignage. Elle renvoie toujours à un fait qui n'est pas immédiat et concomitant à sa transmission: son objet se trouve décalé dans le temps et souvent dans l'espace par rapport au récepteur».

t-elle pas un métadiscours rapporté par le «chercheur» Marcel? Ou, plutôt, le roman de l'archirumeur?

Dans l'univers moisi et tendre de Combray –caractérisé par le sommeil de l'enfance–, où quelqu'un d'inconnu est aussi peu fiable qu'un dieu mythologique, et ayant comme point de départ la chambre de Madame Octave, les commérages (ou *proto-rumeur*, dans notre terminologie) prolifèrent: Eulalie, «fille boiteuse, active et sourde»¹⁶, se hâtait à lui raconter ce qui s'était passé à la messe ou aux vêpres; tante Léonie qui, d'après Françoise, savait tout et était «pire que les rayons X» (p. 54), disait à Françoise que, si celle-ci était rentrée cinq minutes plus tôt, elle aurait vu passer Mme Iembert tenant deux asperges deux fois grosses comme celles de la mère Callot (p. 55); à son tour, la Maguelone était venue chercher le docteur Piperaud, sans doute à cause d'un enfant malade, et la cloche des morts avait sonné, peut-être, pour Mme Rousseau, comme elle sonnerait, un jour, pour la veuve de «[son] pauvre Octave» (*Ibidem*). Même le spécimen canin, juste arrivé, n'échappe pas au «voyeurisme» de la tante de Marcel:

- Ce sera le chien de Mme Sazerat, disait Françoise, sans grande conviction, [...]
- Comme si je ne connaissais pas le chien de Mme Sazerat!, répondait ma tante [...]

- Ah! Ce sera le nouveau chien que M. Galopin a rapporté de Lisiex.

Ah! à moins de ça... (p. 58).

Cependant, c'est Mme Goupil (cette illustre méconnue de la *Recherche*, dont le nom n'est pas du tout anodin¹⁷) qui incarne la figure symbolique du bouc émissaire, tant elle déclenche cet enfer de curiosité morbide propre à Madame Octave, qui raconte à Françoise soit qu'elle est passée plus d'un quart d'heure en retard pour aller chercher sa sœur et, par conséquent, qu'elle arrivera après l'élévation, soit qu'elle doit avoir de la visite, car le petit de chez Galopin était passé avec une tarte (et cette tarte allait chez Mme Goupil), soit qu'elle avait été vue avec une fillette inconnue. Quelques pages plus loin, tante Léonie qui, par un procédé de «contraste avilissant»¹⁸ créé par une phrase assassine chère à *Monsieur Proust*, associe la spiritualité des vêpres au caractère prosaïque de la pepsine, annonce à Françoise qu'elle venait de voir passer Mme Goupil «sans parapluie, avec la robe de soie qu'elle s'est fait faire à Château-

¹⁶ Cf. Combray, in *Du côté de chez Swann* (p. 68).

¹⁷ Grâce à la conscience cratyienne de Marcel... En effet, *goupil* est synonyme de renard (vieux), tandis que *gouillon* renvoie à aspersoir.

¹⁸ Cf. Lelong (1987: 149): «Mais, si du croisement de l'association et de l'instinct stratégique de la chute [en fin de phrase] résulte apparemment le seul bénéfice pulsionnel de l'humour, il existe une autre figure où, parce que les deux éléments associés ne restent pas à l'égalité, le bénéfice psychique est sans doute plus important. Cette figure, on pourrait, je crois, l'appeler le *contraste avilissant*».

dun». Et elle ajoute que si «elle a loin à aller avant vêpres, elle pourrait bien la faire sauter» (p. 101). Tante Léonie a beau demander à Eulalie, par l'intermédiaire de Françoise, et à la famille de Marcel¹⁹ ce qui, pour elle, femme malade, constitue maladivement la «seule chose importante que j'avais à lui demander» (p. 107), les autres sont incapables de la renseigner sur ce fait capital, énigme à jamais déchiffrée...

Sous l'égide du regard, le commérage se fait événement du jour de par son actualité, nouvelle à caractère local dépourvue de consistance, source d'intérêt immédiat par son écart en ce qui concerne la banalité, véhiculant le discontinu et l'éphémère en tant que traits invariants. Parfois, ce territoire visible se double d'un domaine invisible, qui permet d'entrevoir les fantasmes rumorologiques. C'est le cas des bruits qui courent sur Odette (personnage protéiforme aux multiples visages et aux nombreux masques), qui s'enrichissent au fur et à mesure qu'ils se répandent, et que l'esthète Charles Swann, rumoro-boulimique, puisque jaloux, cherche à dévoiler. Victime, à juste titre, de la figure du complot, elle est la cible des murmures du grand-père de Marcel²⁰ –et ceux-ci sont inhérents à un cercle de néophytes–, du jugement négatif de M. Vinteuil²¹, du chuchotement d'un inconnu qui passe devant Swann²² et des propos injurieux d'une lettre anonyme adressée à son futur mari²³. Si les mots en sourdine, «rumeurés» par le grand-père de Marcel et rapportés par celui-ci, trouvent bien-tôt leur démenti (le baron de Charlus, homme-femme, appartient au *côté* de Sodome), les bruits²⁴ en circulation, par contre, qui dénigrent la réputation d'Odette²⁵

¹⁹ «[...] à notre retour, ma tante nous faisait demander si Mme Goupil était arrivée en retard à la messe, (...)» (p. 68); «Est-ce qu'Eulalie est déjà partie? Croyez-vous que j'ai oublié de lui demander si Mme Goupil était arrivée à la messe avant l'élévation! Courez vite après elle!» (p. 108).

²⁰ «Tandis que nous nous éloignions et que mon grand-père murmurait: "Ce pauvre Swann, quel rôle ils lui font jouer: on le fait partir pour qu'elle reste seule avec son Charlus, car c'est lui, je l'ai reconnu!"» (p. 142); «Il [Swann] était heureux toutes les fois où M. de Charlus était avec Odette. Entre M. de Charlus et elle, Swann savait qu'il ne pouvait rien se passer, [...]» (p. 315).

²¹ «Quel homme exquis [Swann]», nous dit-il [Vinteuil] [...] Quel malheur qu'il ait fait un mariage tout à fait déplacé» (p. 149); «Il [Swann] crut même comprendre, une fois, que cette légèreté des mœurs d'Odette qu'il n'eût pas soupçonnée, était assez connue, et qu'à Bade et à Nice [...] elle avait eu une sorte de notoriété galante» (p. 313).

²² «[...] tâcher de tirer au clair certains bruits relatifs à la vie qu'Odette avait menée autrefois à Nice. Or mon oncle Adolphe y passait l'hiver. Et Swann pensait que c'était même peut-être là qu'il avait connu Odette. Le peu qui avait échappé à quelqu'un devant lui, relativement à un homme qui aurait été l'amant d'Odette, avait bouleversé Swann» (p. 312).

²³ «Un jour, il [Swann] reçut une lettre anonyme qui lui disait qu'Odette avait été la maîtresse d'innombrables hommes (dont on lui citait quelques-uns, parmi lesquels Forcheville, M. de Bréauté et le peintre), de femmes, et qu'elle fréquentait les maisons de passe» (p. 356).

²⁴ Le bruit est une micro-rumeur en sourdine: tandis que le premier implique un cercle restreint de gens qui répand, à titre plus ou moins privé, une information donnée, la deuxième détient une dimension publique, étant propagée au sein d'une collectivité non négligeable.

seront corroborés par un dialogue entre deux passants qui, tout en se promenant au Bois de Boulogne, recourent à leur mémoire afin d'authentifier leur compérage rumeuristique...

D'autres promeneurs, s'arrêtant à demi, disaient: «Vous savez qui c'est? Mme Swann! Cela ne vous dit rien? Odette de Crécy?»

– Odette de Crécy? [...] savez-vous qu'elle ne doit plus être de la première jeunesse! Je me rappelle que j'ai couché avec elle le jour de la démission de Mac-Mahon.

– Je crois que vous ferez bien de ne pas le lui rappeler. Elle est maintenant Mme Swann, la femme d'un monsieur du Jockey, ami du prince de Galles. [...]

– Oui, mais si vous l'aviez connue à ce moment-là, ce qu'elle était jolie! Elle habitait un petit hôtel très étrange avec des chinoiseries. [...] Sans entendre les réflexions, je [Marcel] percevais autour d'elle le murmure indistinct de la célébrité²⁶.

En effet, toute la ville en parlait et toute la ville en parla, depuis 1879 jusqu'en 1885²⁷, date où Charles Swann fut invité à dîner chez Jules Grévy²⁸. Dans un temps ultérieur, Swann, ravagé par la jalousie et dépité par le fait que les Verdurin l'aient relégué à un plan secondaire, au profit de Forcheville, n'hésite pas, dans un

²⁵ Cf. Fernández (1979: 202-203-204): «Mais en dehors des types, des motifs de rêverie ou des motifs d'amour, on distingue chez Proust deux autres catégories de personnages [...] les uns les invisibles, les autres les pittoresques. Les invisibles, très rares, sont ceux qui sont mêlés au plus intime de la vie spirituelle de Proust, comme sa grand-mère et, secondairement, sa mère [...] Pour les personnages anecdotiques [...] des personnes qui ne font que passer ou qu'on cite en passant (Mlle de Stermaria) [...] C'est ainsi qu'Odette Swann [...] dont la fonction dans l'œuvre est importante, est tout de même dans l'ensemble du genre anecdotique, nous apparaissant surtout soit comme l'occasion d'une passion qui la dépasse et qui la déborde, soit comme une gravure de mode, soit comme un animal-témoin de l'évolution sociale. Inversement, un Charlus est aussi pittoresque et anecdotique, mais il est tout autre chose aussi par sa puissance représentative. Dans cette galerie du pittoresque, nous réservons une place à Bloch et à la tribu juive de Balbec».

²⁶ Cf. «Noms de pays: le nom» (p. 420-421). Le murmure est, de notre point de vue, le degré zéro de la rumeur –immédiatement suivi du bruit–, puisqu'il est circonscrit à un microcosme d'initiés rumophiles.

²⁷ Mac-Mahon démissionna le 30 janvier 1879 et Jules Grévy fut élu Président de la République, pour un premier septennat, de 1879 à 1885.

²⁸ Cf. *Un amour de Swann* (p. 216-217): «[...] «Comment ça, M. Grévy? Vous connaissez M. Grévy?» –dit-il [Cottard] à Swann de l'air stupide et incrédule [...] "Je le connais un peu, nous avons des amis communs (il [Swann] n'osa pas dire que c'était le prince de Galles)" [...] "Ah! Je vous crois qu'ils ne doivent pas être amusants ces déjeuners" [...] dit Mme Verdurin à qui le Président de la République apparaissait comme un ennuyeux particulièrement redoutable [...]».

long monologue, à réprouver leur salon fétide²⁹, fréquenté par une «créature dont le visage est fait à l'image de Dieu» (*Idem*: 286), la même qui, plus tard, «n'était pas [son] genre!» (p. 382).

Au fur et à mesure que les années s'écoulent, la société subit des mutations qui renversent les petits losanges du Kaléidoscope³⁰ qui la métaphorise: les lampes à huile sont remplacées par l'électricité sur la voie publique et dans les maisons³¹, au fiacre succèdent l'omnibus et la voiture, la gare et le train deviennent figures de la modernité, traduite par toute une sémantique du déplacement (calèche, victoria, landau, chaise de poste, coupé, bicyclette, automobile, etc. Cf. Barathieu 2000). Dans cette nouvelle géographie parisienne, les Champs-Élysées, où Marcel adolescent joue avec Gilberte et, névropathe³², s'éprend d'elle, deviennent cible de la médisance, traduite par un *on* qui évacue l'acteur et qui est l'ersatz de compétence dans le modèle pervers spécifique des espaces clos.

[...] depuis quelque temps, dans certaines familles, le nom des Champs-Élysées [...] était accueilli par les mères avec l'air malveillant [...] on assurait que ce jardin ne réussissait pas aux enfants, qu'on pouvait citer plus d'un mal de gorge, plus d'une rougeole et nombre de fièvres dont il était responsable (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 494-495).

«Mais on parlait de ne plus m'envoyer aux Champs-Élysées. On disait que c'était à cause du mauvais air» (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 499).

Il faut mettre en évidence, dans ce contexte, la double valeur référentielle du pronom indéfini *on*³³: si, dans le premier cas, il équivaut, par son anonymat, à «Mon-sieur-tout-le-monde» (dans la terminologie de Reumaux), dans le deuxième son ano-

²⁹ «J'habite à trop de milliers de mètres d'altitude au-dessus des bas-fonds où clapotent et clabaudent de tels sales papotages, pour que je puisse être éclaboussé par les plaisanteries d'une Verdurin» (p. 287).

³⁰ Cf. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (p. 517): «Mais pareille aux kaléidoscopes qui tournent de temps en temps, la société place successivement de façon différente des éléments qu'on avait crus immuables et compose une autre figure».

³¹ «À propos de vue, vous a-t-on dit que l'hôtel particulier que vient d'acheter madame Verdurin sera éclairé à l'électricité?» (p. 607).

³² Cf. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (p. 495): «Les névropathes sont peut-être, malgré l'expression consacrée, ceux qui "s'écoutent" le moins»; «Les neurasthéniques ne peuvent croire les gens qui leur assurent qu'ils seront peu à peu calmés en restant au lit sans recevoir de lettres, sans lire de journaux» (*Idem*: 610).

³³ Marcel Proust, comme nous l'avons constaté, emploie, fréquemment, le pronom/ nom indéfini *on*. Il est vrai que les occurrences de ce petit morphème sont plus nombreuses en français actuel qu'au temps de l'auteur de la *Recherche*. Cependant, leur valeur d'emploi n'a pas changé. Les linguistes se sont penchés sur son côté «caméléon» et en ont produit de nombreux articles. Parmi ceux-ci, nous rappelons celui d'Atlani (1984).

nymat se rétrécit et désigne, d'une façon implicite, les parents de Marcel. Parfois, il devient synonyme de nous, en englobant Marcel et ses proches: «On la traversait [la Vivonne] une première fois, dix minutes après avoir quitté la maison, sur une passerelle dite le Pont-Vieux. Dès le lendemain de notre arrivée, [...] je courais jusque-là»³⁴.

D'ailleurs, la vie privée³⁵, familiale, tend graduellement à glisser vers l'existence mondaine: la proto-rumeur, en passant par l'intra-rumeur, devient inter-rumeur, les para-rumeurs ne cessant de proliférer dans cette zone de porosité propice à l'éclosion d'une conscience sociale qui se substitue à la conscience perceptive. Françoise, par exemple, voyait partout des «jalouses» et des «racontages», qui ressemblaient, dans son imagination, aux «intrigues des jésuites ou des juifs» (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1984: 484); de même, les lettres et les télegrammes flatteurs reçus par les Swann passaient de main en main, dans leur salon qui «ressemblait ainsi à ces hôtels de villes d'eaux où on affiche les dépêches» (*Idem*: 513); encore dans ce contexte, Odette apprend à Marcel que Mme de Cambremer passait pour avoir été très éprise de Swann, en ajoutant qu'elle ne faisait que répéter non seulement ce que l'on lui avait dit, mais ce que tout le monde disait (*Idem*: 534). De la forme-discours nous passons à la forme-récit, à la cristallisation de la nouvelle, exemplifiée par cette drôle d'histoire que Charles raconte à Marcel et qui a comme protagoniste Mme Blatin.

«Elle est allée dernièrement au Jardin d'Acclimatation où il y a des Noirs, des Cynghalais, [...] Enfin, elle s'adresse à un de ces noirs: "Bonjour, nègro!" [...] En tout cas, ce qualificatif ne plut pas au noir: "Moi nègro, dit-il avec colère à Mme Blatin, mais toi, chameau!"» (p. 535-536).

Ces formes (discours et récit) ne sont pas exemptes d'une certaine *dose* soit de déformation, soit de reproche dissimulé, soit de médisance, connotée par la récurrence du verbe entendre dans toutes ses variantes-acceptations. Ainsi, Françoise, chargée de transmettre à la famille de Marcel les commissions de la Marquise de Villeparisis, contrefait-elle «la voix de Mme de Villeparisis de laquelle elle croyait citer textuel-

³⁴ Cf. Combray (p. 166).

³⁵ Voir, à ce propos, Perrot (1999: 563-564): «Entre le public et le privé, l'équilibre est précaire [...] L'aube du XX^e siècle esquisse [...] une autre modernité. L'expansion du marché, l'essor de la production, l'explosion des techniques impulsent une intensité accrue de la consommation et des échanges. Les affiches publicitaires excitent le désir. Les communications attisent la mobilité. Train, bicyclette et automobile stimulent la circulation des personnes et des choses. Cartes postales et téléphone personnalisent l'information. La capillarité des modes diversifie les apparences. La photo démultiplie l'image de soi. Feu d'artifice de signes qui, parfois, dissimule l'immobilité du décor. [...] Le souci de soi, d'un corps plus soigné et mieux connu dans sa complexité nerveuse, d'un psychisme dont on commence à entrevoir les abysses, d'une sexualité affranchie de la génération, voire du mariage et du credo hétérosexuel, est au cœur de la nouvelle esthétique comme des interrogations philosophiques».

lement les paroles, tout en ne les déformant pas moins que Platon celles de Socrate ou saint Jean celles de Jésus» (p. 697); et si Marcel ne réussit pas à saluer le baron de Charlus, neveu de Mme de Villeparisis, qui «d'une voix aiguë, racontait une histoire assez malveillante pour un de ses parents» (p. 759), cette même malveillance est à l'origine de quelques paroles pas tout à fait élogieuses prononcées par quelques hommes légers du mythique faubourg de Saint-Germain à l'égard de la maîtresse de Robert: «Les grues font leur métier, disait-on, elles valent autant que d'autres; mais celle-là, non! Nous ne lui pardonnerons pas! Elle a fait trop de mal à quelqu'un que nous aimons» (p. 780).

Car les défauts et les vices, plutôt que les qualités et les vertus, sont les premiers à se propager dans un cercle de vicieux sans répit.

[...] c'est toujours de ces défauts-là qu'on parle, comme si c'était une manière de parler de soi, détournée, et qui joint au plaisir de s'absoudre celui d'avouer. [...] Un myope dit d'un autre: «Mais il peut à peine ouvrir les yeux»; un poitrinaire a des doutes sur l'intégrité pulmonaire du plus solide; un malpropre ne parle que des bains que les autres ne prennent pas; un malodorant prétend qu'on sent mauvais; un mari trompé voit partout des maris trompés; une femme légère des femmes légères; le snob des snobs (p. 743).

Cette spécularité, que l'antinomie identification/divergence supporte, n'épargne ni les membres du gouvernement ni ceux des maisons royales. Cela étant, Françoise, qui adorait Saint-Loup, fut déçue quand elle apprit qu'il était républicain, bien qu'en se rapportant à la reine du Portugal³⁶ «elle dît avec cet irrespect qui dans le peuple est le respect suprême "Amélie, la sœur à Philippe"» (p. 779).

Si à Paris, ainsi qu'à Combray, la rumeur s'entête à faire son irruption, dans le Grand-Hôtel de Balbec³⁷ –dont le directeur, naturalisé Monégasque, était, comme il disait, «d'originalité roumaine» (p. 666)– la sexualité d'Albertine et de la «petite bande» devient objet de potins, synonymes de soupçons, qui assaillent le protagoniste. Modèle pervers enjambé sur le modèle hystérophobique, la vie secrète de Mlle Simonet esquisse, pour Marcel, la figure voilée du caché-montré, orchestrée par cette maladie intermittente qu'est la jalousie. Si *Monsieur Proust* a su retourner l'emprise

³⁶ Amélie de Bourbon-Orléans, fille du comte de Paris, fut reine du Portugal de 1889 à 1908, date de l'assassinat de son mari, D. Carlos, et de son fils aîné. Son frère Philippe, neveu de Louis-Philippe, était le duc d'Orléans.

³⁷ Voir Péchenard (1992 et 1994: 87): «En ce temps-là, le Grand Hôtel de Cabourg, fraîchement inauguré, ressemblait à ce qu'il est aujourd'hui [...] Il faillit être inauguré sous le joli nom de Grand Hôtel de Criquebec et alors que son destin était déjà scellé, il ne savait pas encore qu'il attendait d'être définitivement installé dans le Balbec de l'éternité». Voir, également, Péchenard 1999, dont la trilogie nous invite à aller à Cabourg, où nous côtoyons tous les personnages réels et imaginaires, et à Paris, dans la chambre ou à la table de Marcel Proust.

du maternel en une emprise sur le maternel et sur le filial, entendu comme le lien et le lieu de la fille, et si dans cette lutte de l'écriture contre l'amnésie du sexe il célèbre la féminité en tant qu'art absolu³⁸, Marcel, quant à lui, explore ce continent, partagé entre l'emoi et l'effroi qu'il ressent pour le féminin. Cycliste aux yeux brillants sous son *polo* (pp. 795, 829), silhouette qui se détache et se confond avec cet écran bleu qu'est la mer, joueuse de pianola et amie du peintre talentueux Elstir (qui avait été le soi-disant M. Tiche ou M. Biche du salon des Verdurin), sa réputation incertaine circule moyennant les bruits épars, les images fuyantes et les bries conversationsnelles, qui peu à peu la façonnent et finissent par cristalliser son image. Prisionnière de Marcel, elle n'hésite pas à lui rapporter les «racontages» de son environnement, afin de le rassurer³⁹; en effet, quand on parlait, à Balbec, de jeunes filles qui avaient mauvais genre, elle les imitait souvent par «des rires, des déploiements du corps», ne contribuant pas aux malveillances qu'on disait sur telle ou telle autre (*La Prisonnière*: 348-349). Si les sorties des deux «incarcérés» sont rares, à tel point que Bloch n'apprendra que beaucoup plus tard qu'Albertine habitait avec son ami⁴⁰, ces rares moments d'évasion (vaine) sont stigmatisés par le doute: quand Albertine regardait à plusieurs reprises la pâtissière, qui avait la réputation d'être sotte, pour afficher, tout de suite, son détachement par rapport à elle, Marcel ne tardait pas à conclure que ce geste «eût pu être un comble d'habileté» (*La Prisonnière*, pp. 409-410). Dans le petit Casino à Balbec, le Dr. Cottard (qui réussira à surmonter ses problèmes langagiers, tout en devenant un Professeur de renommée), en regardant Albertine et Andrée valser ensemble, nourrit les incertitudes du narrateur, qui n'oubliera jamais plus son avertissement⁴¹.

Tenez, regardez, ajouta-t-il en me montrant Albertine et Andrée qui valsaiient lentement, serrées l'une contre l'autre [...] elles sont certainement au comble de la jouissance. On ne sait pas assez que c'est surtout par les seins que les femmes l'éprouvent. Et, voyez, les leurs se touchent complètement» (*Sodome et Gomorrhe*, pp. 795-796).

³⁸ Cf. Coudert (1998: 261). Voir, aussi, l'extrait suivant: «Il ne remplace pas le secret oedipien par un secret gomorrhéen pour développer une érotique plus excitante. Mais peut-être nous signifie-t-il [...] que Gomorrhe est la cruelle ironie de tout désir» (p. 259). En fait, les charmes du *feminin* s'étalent dans toute la *Recherche*, dès les femmes de Combray –passant par la féminité d'Odette– jusqu'à Oriane, la reine des mots. Sur les proustiennes jeunes filles; voir Rey(1983).

³⁹ Cf. *Le Côté de Guermantes*, p 369: «Maintenant sa meilleure amie lui eût raconté quelque chose contre moi qu'elle se fût fait un devoir de me le rapporter».

⁴⁰ Cf. *La Prisonnière*, p. 9: «[...] il [Bloch] déclara qu'il voyait enfin la raison pour laquelle [...] je ne voulais jamais sortir».

⁴¹ Cf. *Sodome et Gomorrhe* (p. 875): «[...] je me rappelai tout d'un coup ce que Cottard m'avait dit dans la salle de danse du petit Casino, [...]».

À son tour, Aimé, qui avait rencontré Albertine et lui avait trouvé mauvais genre, déclenche, chez Marcel, un discours dubitatif-interrogatif mis en relief par le monologue intérieur et le discours indirect libre: « [...] peut-être avait-il voulu dire genre gomorrhéen. Elle était avec une amie, peut-être qu'elles se tenaient par la taille, [...] Qui était l'amie? Où Aimé l'avait-il rencontrée, cette odieuse Albertine?» (*La Prisonnière*: 84-85). Albertine s'étant enfouie, Marcel, miné par une inguérissable obsession, recourt au savoir de Gisèle par l'intermédiaire d'Andrée⁴². En ce moment-là, prolifèrent les télégrammes et les lettres⁴³, dont les faits rapportés contribuent à faire avancer le récit et à éclaircir les énigmes de cette forme policière qu'est la *Recherche*. Plus tard, quand l'indifférence commence à envahir Marcel, celui-ci ne peut s'empêcher d'ausculter soit Andrée, qui pourrait lui dire «plus de choses sur Albertine que ne [m']en avait dit Albertine elle-même» (*La Prisonnière*, p. 599), soit Gilberte, qui avait connu, autrefois, la gomorrhéenne jeune fille:

Un jour pourtant je parlai à Gilberte d'Albertine et lui demandai si celle-ci aimait les femmes. [...] «Oh! pas du tout [...]» Gilberte disait-elle cela pour me cacher qu'elle-même, selon ce qu'Albertine m'avait dit, aimait les femmes et avait fait à Albertine des propositions? Ou bien [...] savait-elle que j'avais aimé, que j'avais été jaloux d'Albertine [...] (*Le Temps Retrouvé*, p. 707).

Si, parfois, les mauvaises langues répandent une information fausse⁴⁴, ce qu'elles font courir le plus souvent ne s'avère pas un ersatz de la vérité: en fait, tout Balbec, avec sa plage, sa digue, son tram et son petit chemin de fer, devient l'espace

⁴² Cf. *La Fugitive* (p. 549): «Je lui demandai [à Andrée] si elle ne pourrait pas en parler à Gisèle qui à une certaine époque avait particulièrement connu Albertine. Mais Andrée me déclara qu'après une infamie que venait de lui faire dernièrement Gisèle, lui demander un service était la seule chose qu'elle refuserait toujours de faire pour moi».

⁴³ Un premier télégramme d'Albertine communique à Marcel qu'il n'aurait pas fallu envoyer Saint-Loup (qui joue le rôle du premier détective engagé par le protagoniste) à sa recherche: il suffisait tout simplement de lui demander de revenir (*La Fugitive*, p. 452). Le télégramme de Mme Bontemps lui fait part du décès d'Albertine «jetée par son cheval contre un arbre pendant une promenade» (*La Fugitive*, p. 476). Une lettre d'Aimé (deuxième détective) annonce à Marcel que les rumeurs autour de la réputation de son amie n'étaient guère injustifiées: en effet, Aimé rapporte à Marcel qu'Albertine venait, souvent, prendre sa douche soit avec une grande femme plus âgée qu'elle, soit avec une femme très noire de peau, soit avec des jeunes filles, surtout une qui était très rousse (*La Fugitive*, p. 515). Une deuxième missive du même destinataire lui raconte les rapports entretenus par Albertine avec la petite blanchisseuse, qui lui ont été, entre-temps, rapportés par la blanchisseuse elle-même (*La Fugitive*, pp. 524-525).

⁴⁴ Cf. *La Prisonnière* (p. 297): «Je [Charlus] ne veux pas dire qu'une réputation mauvaise [...] et injustifiée soit une chose absolument impossible. [...] Cependant, moi, qui suis un curieux, un fureteur, j'en ai connu, et qui n'étaient pas des mythes! Oui, au cours de ma vie j'ai constaté [...] deux réputations injustifiées».

privilégié de Gomorrhe, tandis que Sodome s'inscrit sur l'hôtel de Jupien fréquenté par Charlus et Saint-Loup.

Et que dire des salons aristocratiques d'une oisive Belle Époque, qui ne tarde pas à céder la place à la guerre, où les ragots atteignent le luxe, la luxure, le snobisme et le vice? Ainsi, le prince d'Agrigente passait-il pour un «rasta» aux yeux d'un chasseur de cercle à qui il devait vingt-cinq louis (*Sodome et Gomorrhe*, pp. 903-904); au Ministère, on disait que, dans le ménage Vaugoubert, «c'était le mari qui portait les jupes et la femme les culottes». Et, en effet, «Mme de Vaugoubert c'était un homme» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 645). M. de Charlus⁴⁵, dont les mœurs «étaient jurement décriées loin du milieu où il vivait» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 902), démentait, à travers quelques phrases jugées par lui habiles, «des bruits dont on ne soupçonnait pas qu'ils eussent couru» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 715); à vrai dire, toutes les histoires qu'on racontait sur Charlus qui, selon Marcel, «avait l'air d'une femme et en était une» (*me et Gomorrhe*, p. 614), s'appliquaient non seulement à lui, Mémé pour les intimes, mais aussi à un autre, au «faux» Charlus, qui était le comte Leblois de Charlus (*Sodome et Gomorrhe*, pp. 903-904). À l'heure actuelle, sa sodomie oubliée, on croyait à une «légende indestructible»: la duchesse de Guermantes avait des relations immorales avec la princesse de Parme. Et, à propos des Guermantes, qui ne se rappelle pas «la dernière d'Oriane», que tout le monde s'efforçait de raconter «tout chaud»⁴⁶?

En fait, «la dernière d'Oriane» jaillit aussi superbe que la capitale française envoiée par le liftier du Grand-Hôtel de Balbec: «Il paraît, reprit-il, que Paris c'est très superbe. Cela doit être encore plus superbe qu'ici [Balbec] et qu'à Monte-Carlo⁴⁷» (*Sodome et Gomorrhe*: 1025). Vers cette époque, la grammaire même se revêt d'une importance capitale. On disait *cheveu* au singulier, mode littéraire lancée par un individu [quoique, selon Marcel, «de l'excès du singulier renaîtra le pluriel» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 929)] et les gens bien élevés observaient la règle des trois adjectifs: «Un adjectif louangeur ne lui [à Mme de Cambremer] suffisait pas, elle le faisait suivre (après un petit tiret) d'un second, puis (après un deuxième tiret) d'un troisième» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 945).

⁴⁵ À propos de Charlus, voir Gury (1998). Selon ce critique, Lyautey fut le modèle principal du Charlus de Proust et du Maumort de Martin du Gard.

⁴⁶ Cf. *Le Côté de Guermantes* (p. 518): «Aussi n'y avait-il pas de jour où l'on n'entendit dire, non seulement "Vous connaissez le dernier mot d'Oriane", mais "Vous savez la dernière d'Oriane?" Et de la "dernière d'Oriane", comme du dernier "mot" d'Oriane, on répétait: "C'est bien d'Oriane", "C'est bien de l'Oriane", "C'est de l'Oriane tout pur"» (*Le Côté de Guermantes*, p. 478).

⁴⁷ Monte-Carlo semble être l'espace par excellence de ces «paraît-il» qui traversent la *Recherche*. Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (p. 691), le propriétaire du Grand-Hôtel, qui avait sept ou huit palaces situés aux quatre coins de la France, était connu, «paraît-il», à Londres et à Monte-Carlo pour un des premiers hôteliers de l'Europe.

Moyennant, une fois de plus, le tournoiement du kaléidoscope socio-politique⁴⁸, qui ne tourne pas au même rythme selon les époques et montre clairement l'instabilité d'une époque donnée, on revisite la guerre franco-prussienne: selon ce que la bouchère avait entendu dire, les Anglais avaient fait la guerre aux Français en 1870, en même temps que les Prussiens. Marcel essayait de défaire cette conviction, elle lui répondait avec une conviction pas du tout ébranlée: «En tout cas, ce n'est pas une raison pour leur en vouloir. Depuis 70, il a coulé de l'eau sous les ponts, etc.» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 727).

C'est, toutefois, *l'Affaire Dreyfus* qui commence à orienter les acteurs sociaux vers un schème de pensée binaire/dual, en inscrivant sur le fond social de la *Recherche*, décrit par un Proust contemporain (cf. Berto 1944), la figure de l'éclatement ou du clivage dans un lieu du vivre ensemble. En vérité, le dreyfusisme et l'antidreyfusisme divisaient tellement la France qu'«en entendant quelqu'un [...] annoncer furtivement une nouvelle politique [...] on pouvait induire de l'objet de ses prédictions l'orientation de ses désirs» (*Le côté de Guermantes*, p. 297). En outre, et du point de vue de Charlus, ils détruisaient la société, comme si «une opinion politique donnait droit à une qualification sociale» (*Idem*: 290). Ainsi, les deux côtés qui balisent l'*incipit* du roman, à savoir le côté de Méséglise (=Swann) et le côté de Guermantes, semblent-ils, à première vue, incarner les deux tendances inhérentes à *l'Affaire* en question. D'une part, Swann, par son origine juive, prend parti pour Dreyfus, ce qui lui vaut les reproches de M. de Guermantes⁴⁹, tandis que, pour Mme Swann, «les antidreyfusards lui savaient, au contraire, gré d'être "bien pensante"» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 744). D'autre part, Marcel semble se tromper quand il demande à Swann «comment il se faisait que tous les Guermantes fussent antidreyfusards» (*Le côté de Guermantes*: 580-581). De même, si Swann renseigne Bloch sur le dreyfusisme du prince de Guermantes (*Sodome et Gomorrhe*, p. 712), Bloch déduit, dans un premier moment, que M. de Norpois est dreyfusard, tout en démentant, dans une deuxième étape, sa conviction erronée: «Non, décidément il est antidreyfusard, c'est couru, se dit Bloch» (*Le côté de Guermantes*, pp. 240-241).

⁴⁸ Voir, à ce sujet, la définition proustienne de kaléidoscope dans *Le Temps Retrouvé* (p. 893-894): «[...] (car le kaléidoscope n'est pas composé seulement par les groupes mondains, mais par les idées sociales, politiques, religieuses, qui prennent une ampleur momentanée grâce à leur réfraction dans des masses étendues, mais restent limitées malgré cela à la courte vie des idées dont la nouveauté n'a pu séduire que des esprits peu exigeants en fait de preuves)». Un exemple de cette instabilité sociale est, sans aucun doute, perçu et fourni par Marcel/Proust dans *Sodome et Gomorrhe* (p. 950-951): «Car celui qui sait que Mme X... le méprise, sentant qu'on l'estime chez Mme Y..., la déclare bien supérieure et émigre dans son salon».

⁴⁹ Cf. *Sodome et Gomorrhe* (p. 678): «[...] il [Swann] me force à reconnaître que je [M. de Guermantes] me suis trompé, puisqu'il prend parti pour ce Dreyfus (qui, coupable ou non, ne fait nullement partie de ce milieu, qu'il n'aurait jamais rencontré) contre une société qui l'avait adopté, qui l'avait traité comme un des siens».

Or, les périodes les plus importantes de l'Histoire et, par conséquent, les plus controversées du point de vue socio-politique⁵⁰, ont depuis toujours connu des tourne-casaques, dont les galipettes opiniâtres ne cessent d'étonner, malgré et à cause de leur récurrence. À ce sujet, le *phénomène* duc de Guermantes, rapporté par le protagoniste-narrateur, se révèle paradigmique:

[...] les amis du duc qui l'avaient vu, si indifférent au début, devenir un antidreyfusard forcené, restèrent muets de surprise en l'entendant [...] leur répondre: «Hé bien, le procès sera révisé et il sera acquitté; on ne peut pas condamner un homme contre lequel il n'y a rien» (*Sodome et Gomorrhe*, pp. 739-749).

Aux antipodes de la vulnérabilité du duc se situent les Verdurin, dont le salon, qui «passait pour un Temple de la Musique» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 870), devenait graduellement le centre actif du dreyfusisme, en opérant, de la sorte, un clivage entre la politique et la mondanité: «[...] Labori, Reinach, Picquart, Zola, restaient, pour les gens du monde, des espèces de traîtres» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 885). Pour ce qui était de l'*Affaire*, et selon Mme Verdurin, on pourrait mettre les Cambremer à côté de l'universitaire Brichot, «le seul des fidèles qui avait pris le parti de l'État-Major» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 886); et s'il paraissait que le prince Von, d'après Marcel, était dreyfusard (*Sodome et Gomorrhe*, p. 678), le nom de Zola, en revanche, ne faisait pas bouger un muscle dans le visage du général Beaufreillis (*Le côté de Guermantes*, p. 497). Et puis, il restait à savoir si l'*Affaire* concernait seuls les Français ou si, par contre, elle s'étendait au-delà des frontières: quand Bloch a dit, un jour, à M. d'Argencourt qu'il devrait être dreyfusard parce qu'à l'étranger tout le monde l'était, M. d'Argencourt s'empressa de répliquer que l'*Affaire* en question ne regardait que les Français entre eux (*Le côté de Guermantes*, p. 247).

Cependant, les rumeurs qui couraient à un moment donné, avec un maximum d'intensité, cessent, plus tôt ou plus tard, de courir, ne courent plus, reléguées dans le limbe de l'oubli et archivées dans la mémoire de ces mêmes gens qui les ont fait courir. À cet égard, le nationaliste Brichot, toutes les fois qu'il faisait allusion à l'*Affaire*, n'hésitait pas à dire «dans ces temps préhistoriques» (*Le Temps retrouvé*, p. 728). Quant à Mme Verdurin, qui, pour communiquer des nouvelles, avait, entre-temps, acquis l'habitude de parler à la première personne du pluriel, elle s'était désormais habituée à dire: «[...] "Vous viendrez à 5 heures parler de la guerre", comme autrefois "parler de l'*Affaire*", et dans l'intervalle: "Vous viendrez entendre Morel"» (*Le Temps retrouvé*, p. 730).

⁵⁰ «Ensuite et surtout, un assez long temps avait passé pendant lequel, si, au point de vue historique, les événements avaient en partie semblé justifier la thèse dreyfusiste, l'opposition antidreyfusarde avait redoublé de violence, et de purement politique d'abord était devenue sociale» (*Sodome et Gomorrhe*, p. 679).

Cette indifférence octroyée à l'*Affaire* s'est vue contrecarrée par l'intérêt que la guerre déclencha dans l'opinion publique. Du reste, d'après ce qu'on disait à Françoise, les Allemands, au début de la guerre, «c'étaient des assassins, des brigands, de vrais bandits, des boches...» (*Le Temps retrouvé*, p. 844). Saint-Loup, répondant à Marcel qui lui avait demandé si la guerre aurait une longue durée, déclarait qu'il croyait à une «guerre très courte» (*Le Temps retrouvé*, p. 744); un jeune homme racontait au baron de Charlus ce que Sarah Bernhardt avait dit aux journaux - «La France, elle ira jusqu'au bout»-, la réplique du baron ne se faisant pas attendre: «[...] Je n'en doute pas, mais je me demande à quel point *madame* Sarah Bernhardt est qualifiée pour parler au nom de la France...» (*Le Temps retrouvé*, p. 825-826). Et, malgré les aéroplanes qui survolent la capitale, la vie reste tellement égale à elle-même «qu'on retrouvait tout naturellement les mots d'autrefois: bien pensants, mal pensants» (*Le Temps retrouvé*, p. 732). L'élégance et le snobisme étant repris, les fêtes et les dîners prolifèrent dans ce Paris de la guerre -«qui faisait penser au Directoire» (*Le Temps retrouvé*, p. 723)-, dont Mme Verdurin était, de pair avec Mme Bontemps, l'une des reines... Quant à M. Charlus, il court à ses plaisirs sodomiens, «sans guère songer que les Allemands fussent [...] à une heure d'automobile de Paris» (*Le Temps retrouvé*, p. 772). D'ailleurs, à en croire les mots qu'il adresse à Marcel, «les fêtes remplissent ce qui sera peut-être, si les Allemands avancent encore, les derniers jours de notre Pompéi» (*Le Temps retrouvé*, p. 806). En fait, dans la perspective du baron, les aristocrates se réfugient dans les caves pour y cacher leurs biens les plus précieux, à l'image des prêtres d'Herculanum qui tâchaient d'emporter les vases sacrés quand ils furent surpris par la lave vésuvienne...

À cette époque, les périodiques laissent de côté les matinées et les soirées qu'ils avaient l'habitude d'annoncer et de rapporter, pour s'acharner sur les victimes de la guerre... qui n'en sont pas, à proprement parler: «[...] car Cottard mourut bientôt "face à l'ennemi", dirent les journaux, bien qu'il n'eût pas quitté Paris, mais se fut en effet surmené par son âge» (*Idem*: 769).

Après la dernière matinée de Guermantes, où le verbiage superficiel règne à nouveau, Marcel s'écarte du kaléidoscope social et se penche sur la lanterne magique, tout en décidant de rapporter les temps vécus et les espaces du vécu dans son livre intérieur⁵¹, palimpseste de tant de lectures faites⁵² et de nombreux modèles assimilés

⁵¹ Cf. Simon (2000: 229): «Dans la *Recherche*, ce sont en effet tous les niveaux de l'être et de non-être qui sont susceptibles de faire l'objet d'une surimpression qui s'avère la caractéristique première et ultime de la réalité proustienne».

⁵² Cf. Laurent (1997: 7): «Aurait-on le projet d'écrire si on n'avait pas lu? Tout écrivain a d'abord été un lecteur, un admirateur donc un imitateur». Voir, encore à ce sujet, Chabot (1999: 25-27, 33 et 34): «S'il est une relation à l'autre qui soit privilégiée dans *À la recherche du temps perdu*, c'est bien la lecture. Or, il me semble que le narrateur en parle toujours en termes de dialogue. [...] La lecture devient, par conséquent, une affaire qu'ils ont à faire ensemble, auteur et lecteur face à face, une affaire d'hommes et pas exclusivement de texte. [...] Pour le Narrateur [...] la lecture est une façon de vivre

(parmi lesquels celui de *François le Champi* de Georges Sand⁵³). La rumeur, qui se fait rare, voire imperceptible, et qui semble disparaître, réapparaîtra subrepticement, dans ce livre à venir, ce livre qu'il commence à écrire et qui est, quasi paradoxalement, le livre que nous venons de lire⁵⁴. Quelques conclusions s'imposent d'ores et déjà, en ce qui concerne le parcours rumorologique de la *Recherche*: de la bousculade rumorophile à l'anorexie rumorophobe?

Primo: La rumeur fait éclater une thématique spécifique, qui lui sert de fondement et justifie son irruption: elle détient la coloration de la curiosité, de l'amour –défini «comme étant la propagation de ces remords qui, à la suite d'une émotion, émeuvent l'âme» (*La Prisonnière*: 20)–, de la jalousie –«dont la cause est capricieuse, impérative» (*Idem*: 29)– et du snobisme –envisagé, par Marcel, en tant que «maladie grave de l'âme, mais localisée et qui ne la gâte pas tout entière» (*Idem*: 14). Il faut, néanmoins, souligner que la rumeur relève de l'excès, de l'obsession, de la maladie, de la dégénérescence, la psychanalyse du texte proustien mettant à nu ses fantasmes. D'ailleurs, née de l'inconscient et de l'imaginaire individuel et collectif, elle élit, comme terrain de transmission privilégié, l'espace fermé sur soi-même, le huis clos sartrien: Combray, village de traditions; Balbec, plage d'une élite oisive; Paris, représenté soit par la maison-prison où Marcel tente en vain de connaître une Albertine inconnaisable, soit par les «thés» envoûtants et les salons où se promène une aristocratie qui s'adonne au potin, au ragot, au papotage et au cancan...

Secundo: La rumeur, régie par les occurrences des thèmes surcités, est indissociable du kaléidoscope social... Remarquons, au passage, qu'elle atteint en particulier l'aristocratie, d'après le témoignage du protagoniste Marcel devenu Proust écrivain et s'adressant, en tant qu'auteur, à son public⁵⁵.

sa vie en se mettant à la place d'autrui et de la vivre comme un tête-à-tête amoureux. [...] Proust conçoit donc la lecture, et surtout la vit, comme une *altération* du moi du lecteur par celui de l'auteur et réciproquement. Et la meilleure façon, pour lui, de la pratiquer c'est encore de composer un pastiche». D'ailleurs, et selon Fraisse (1996: 121): «Proust se plaît parfois à rattacher son étrange vie recluse à quelque modèle littéraire. Sa chambre lui paraît un "sanctuaire racinien". [...] La réclusion évoque aussi à Proust les conditions dans lesquelles Balzac conçut *la Comédie Humaine*».

⁵³ Cf. Descombes (1987: 123): «Or sa mère fait à Marcel une lecture édifiante. Elle saute toutes les scènes d'amour, ce qui rend l'histoire inintelligible. Tout le livre est alors chargé d'un "profond mystère" qui se fixe sur le nom *Champi*».

⁵⁴ Selon Henry (2000), la modernité de Proust éclate de façon plus décisive encore dans l'étonnant rétablissement qui, à la fin du roman, remet le sujet au centre de lui-même et lui permet de surmonter sa tentation première. Voir également à ce propos Henry (1983: 205): «L'art ou la vie? Tout le roman proustien aboutit à cette alternative dont la bifurcation est pour le moins inconfortable: d'un côté l'écrivain accumule les impossibilités et de l'autre les sarcasmes».

⁵⁵ Cf. *La Prisonnière* (p. 46-47): «Avant de revenir à la boutique de Jupien, l'auteur tient à dire combien il serait contristé que le lecteur s'offusquât de peintures si étranges. D'une part [...] on trouve que

Tertio: La rumeur est filtrée, dans la *Recherche*, par le point de vue central et unifiant de Marcel: en tant qu'acteur social, il est son porte-parole, devenant son exégète juste au moment où il la radiographie et assume son rôle de critique social. Cela étant, les frontières entre vie publique et privée s'estompent: Albertine, prisonnière de Marcel, l'est, également, d'une société en villégiature qui cultive le papotage; *l'Affaire Dreyfus*, appartenant au domaine public, s'infiltre sournoisement dans la vie privée, en y par-
sement soit la divergence d'opinions(s) soit l'avis partagé.

Quarto: La rumeur, dans la *Recherche*, est toujours justifiée, les exceptions à la règle étant dictées par la technique proustienne du portrait du personnage (prosopographie et éthopée ; cf. Fontanier 1968: 425-427), dont l'évolution et les involutions ne semblent pas transparentes. En effet, il surgit, soudain, sous un angle insoupçonné, faisant preuve d'une réalité intérieure inconnue et affichant des traits caractérologiques qui frappent par leur imprévisibilité. Il va et vient, d'une page à l'autre, il se promène à travers les volumes et, brusquement, il meurt, au moment de tourner la page, comme c'est le cas de Swann...

Quinto: Le roman proustien est bel et bien le roman de l'archirumeur: si les commérages, dans notre typologie à nous, s'identifient à la proto-rumeur, les bruits du fond social s'apparentent aux para-rumeurs, en étant la métá-rumeur de la responsabilité des faiseurs de la rumeur, mais aussi, et surtout, de celle des esthètes de la rumeur...

Sexto: Du point de vue du quotidien, la vie littéraire⁵⁶ est soumise à la pression dévalorisante et/ou valorisante des *media*. Et si, de nos jours, leur pouvoir de communication directe peut changer une œuvre médiocre en une œuvre géniale, au temps de Proust cela n'était pas possible... À titre d'exemple, évoquons à présent ce qui s'est passé, au Portugal, au lendemain du décès de Marcel Proust (le 18 novembre 1922). Spécialiste de la bétue et de la rumeur, le *Diário de Notícias* (quotidien lisbonnais) publiait à la une du 21 novembre 1922 le fait divers intitulé «Marcel Prévost est-il mort?», dans lequel on pouvait lire: «Paris, 19 – Le romancier Marcel Proust, qui a obtenu le Prix Goncourt en 1919, est décédé. – (Spécial)». Suite à cette annonce amphigourique, la Rédaction du journal n'hésita pas à se questionner sur la personnalité qui s'était éteinte: Marcel Proust, romancier méconnu au Portugal? Ou Marcel Prévost, «le grand», l'auteur des *Demi-Vierges* et de *Les Anges Gardiens*? Tout en se doutant de l'identité de l'homme de lettres disparu, on termine le scoop rumeuristique par des termes idolâtriques envers Marcel Prévost: «[Si Marcel Prévost est décédé] ce n'est pas seulement la France qui perd l'un de ses plus chers romanciers, mais tous les

l'aristocratie semble proportionnellement, dans ce livre, plus accusée de dégénérescence que les autres classes sociales. Cela serait-il, qu'il n'y aurait pas lieu de s'en étonner».

⁵⁶ Cf. Gerbod. & Gerbod (1992: 57): «D'un point de vue événementiel, la vie littéraire se dilue dans les innombrables bruits et rumeurs ou "échos mondains" qui, nés le plus souvent dans la capitale, se répercutent en province et parfois à l'étranger».

peuples cultivés qui épuisent des éditions et des éditions des œuvres de l'auteur des *Lettres de Femmes*. Or, si une équivoque n'est pas difficile à pardonner, une éventuelle récidive devient tout à fait impardonnable. En effet, le lendemain, après l'arrivée d'un télégramme peut-être plus explicite, le *Diário de Notícias* informe que Marcel Prévost est bel et bien vivant et notifie à ses lecteurs la mort de Marcel Proust, écrivain très modeste: «[...] le romancier décédé, méritant peut-être l'admiration des personnes qui écrivent comme lui – avec un style qui se brouille et que personne ne comprend – était cependant très loin de mériter que les fils télégraphiques bougeassent avec sa mort [...] d'où notre conviction qu'il y eût eu confusion, c'est-à-dire, que le romancier décédé était en fait le grand, le lumineux écrivain qui s'appelle Marcel Prévost»⁵⁷. Cette confusion générée autour d'un Marcel Proust mort-vivant et du vivant-mort Marcel Prévost, qui est à la base de la nouvelle sensationnelle, n'est pas du tout étonnante, si l'on pense à la réception⁵⁸ que l'auteur de la *Recherche* a connue dans son propre pays... À vrai dire, l'information aurait dû réduire le secret et la rumeur (Wolton 1999: 229-230). Ce fut, pourtant, le contraire... Vraiment.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBARET, Céleste (1973): *Monsieur Proust. Souvenirs recueillis par Georges Belmont*. Paris, Robert Laffont.
- ATLANI, Françoise (1984): «ON L'ILLUSIONNISTE», in *La langue au ras du texte*. Paris, Centre National de La Recherche Scientifique, 13-29.
- BARATHIEU, Marie-Agnès (2000): *Les mobiles de Marcel Proust. Une sémantique du déplacement*. Villeneuve-d'Asq. Presses Universitaires du Septentrion.
- BERTO, Sophie (éd.) (1944): *Proust contemporain*, Amsterdam-Atlanta, Crin 28.
- BONNET, Henri (1971): *Marcel Proust. De 1907 à 1914*. Paris, Nizet.
- CELLIER, Léon (1977): *Parcours initiatiques*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- CHABOT, Jacques (1999): *L'autre et le moi chez Proust*. Paris, Honoré Champion.
- CITATTI, Pietro (1995): *La colombe poignardée*. Paris, Gallimard.
- COUDERT, Raymonde (1998): *Proust au féminin*. Paris, Éditions Grasset & Fasquelle.
- D'ALLONNES, Miriam. R. (1999): «Rumeur et espace commun», *Les oies du Capitole ou les raisons de la rumeur*. Paris, CNRS Éditions, 49-55.
- DESCOMBES, Vincent (1987): *Proust. Philosophie du roman*. Paris, Minuit.
- ESCHYLE, Agamemnon, (trad. fr. 1983). Paris, Les Belles Lettres.
- EURIPIDE, *Hélène*, in *Théâtre Complet*, (trad. fr. 1966). Paris, Garnier-Flammarion.

⁵⁷ Toutes les traductions sont de la responsabilité de l'auteur de cet article.

⁵⁸ Voir, à propos de l'esthétique de la réception (traduction et adaptation), Machado & Pageaux (2001).

- FERNANDEZ, Ramón (1979): *Proust ou la généalogie du roman moderne*. Paris, Bernard Grasset.
- FONTANIER, Pierre (1968), *Les Figures du discours*. Paris, Flammarion.
- FRAISSE, Luc (1996): *Proust au miroir de sa Correspondance*. Paris, Sedes.
- FROISSART, Pascal (2002): *La rumeur. Histoire et fantasmes*. Paris, Belin.
- GENETTE, Gérard (1969): «Proust et le langage indirect», in *Figures II*. Paris, Seuil, 223-294.
- GERBOD, Francoise & Paul GERBOD (1992): *Introduction à la vie littéraire du XX^e siècle*. Paris, Bordas.
- GURY, Christian (1998): *Lyautey-Charlus*. Paris, Éditions Kimé.
- HENRY, Anne (1983): *Proust romancier. Le tombeau égyptien*. Paris, Flammarion.
- HENRY, Anne (2000): *La tentation de Marcel Proust*. Paris, PUF.
- LACOSTE, Patrick (1999): «Oui-dire et non-dit. De la rumeur comme *acte masqué*», in *Les oies du Capitole ou les raisons de la rumeur*. Paris, CNRS, 183-193.
- LAURENT, Jacques (1997): *Roman du roman*. Paris, Gallimard.
- LELONG, Yves (1987): *Proust. La santé du malheur*. Paris, Librairie Séguier, Éditions Garumont-Archimbaud.
- MACHADO, Álvaro M. & Daniel-Henri PAGEAUX (2001): *Da Literatura Comparada à Teoria da Literatura*. Lisboa, Editorial Presença.
- MIAILLE, Michel (1999): «La rumeur entre société civile et État», in *Les oies du Capitole ou les raisons de la rumeur*, Paris, CNRS, 75-89.
- PAINTER, Georges D. (1985): *Marcel Proust, 1871-1903: Ses années de jeunesse*. Paris, Mercure de France.
- PÉCHENARD, Christian (1992-1994): *Proust à Cabourg*. Paris, Quai Voltaire.
- PÉCHENARD, Christian (1993): *Proust et son père*. Paris, Quai Voltaire, Édima.
- PÉCHENARD, Christian (1999): *Proust et les autres*. Paris, La Table Ronde.
- PERROT, Micelle (1999): *Histoire de la vie privée, 4 – De la Révolution à la Grande Guerre*. Paris, Seuil.
- PROUST, Marcel (1913-27) [1983a]: *À la recherche du temps perdu*. Paris, Gallimard, II.
- PROUST, Marcel (1913-27) [1983b]: *À la recherche du temps perdu*. Paris, Gallimard, III.
- PROUST, Marcel (1913-27) [1984]: *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, I.
- PROUST, Marcel (1998): *À la recherche du temps perdu*, Champion Électronique.
- REUMAUX, Françoise (1990): «Traits invariants de la rumeur», *Communications. Rumeurs et légendes contemporaines*, 52, 141-159.
- REUMAUX, Françoise (1997): «Les formes orales de la rumeur», in *De la voix au texte. L'Ethnologie contemporaine entre l'oral et l'écrit*, 167-175.
- REY, Pierre-Louis (1983): *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Genève, Slaktine.
- ROUQUETTE, Michel-Louis (1990): «Le syndrome de rumeur», *Communications. Rumeurs et légendes contemporaines*, 52, 119-123.
- SIMON, Anne (2000): *Proust ou le réel retrouvé. Le sensible et son expression dans À la recherche du temps perdu*. Paris, PUF.

TADIÉ, Jean-Yves (1983): *Proust*. Paris, Pierre Belfond.

TADIÉ, Jean-Yves (1986): *Proust et le roman. Essais sur les formes et techniques du roman dans À la recherche du temps perdu*. Paris, Gallimard.

WOLTON, Dominique (1999): *Pensar a comunicação*. Lisboa, Miraflores Difel.